Daniels Potts, de l'institut Carsten Niebuhr de Copenhague, aborde une question tout aussi compliquée, celle des routes transarabiques avant l'islam (p. 127-162). Il recense les itinéraires décrits par les explorateurs occidentaux en Arabie aux XIX^e^ et XX^e^ siècles et les listes de toponymes transmises par les auteurs antiques, dont on peut penser qu'elles proviennent aussi d'itinéraires enregistrés par des voyageurs ou des commerçants; mais il est difficile d'en déduire quelles étaient les routes pratiquées à telle ou telle époque.

L'ouvrage comprend enfin une étude du Polonais Michel Gawlikowski sur « le commerce de Palmyre sur terre et sur eau » (p. 163-172), une contribution de Pierre-Louis Gatier et Jean-François Salles sur les Nabatéens en Arabie (p. 173-190) et une brève présentation par Jean-François Breton des influences « hellénistiques » en Arabie du Sud (p. 191-199).

Jean-François Salles a eu le grand mérite de publier rapidement ce volume, qui sera d'un grand secours pour les étudiants et fournira d'utiles références aux chercheurs. Pour en faciliter l'emploi, un index n'aurait pas été inutile. D'ailleurs, la confection de celui-ci aurait facilité l'harmonisation des transcriptions et aurait fourni des références croisées : ainsi, pour la localisation de Leukè Komè, aurait-il été possible de comparer plus facilement le point de vue de Georgette Cornu (p. 106) avec celui de Pierre-Louis Gatier et Jean-François Salles (p. 186-187).

On relèvera quelques erreurs vénielles. Ainsi l'oasis de Qaryat al-Fāw se trouve-t-elle à quelque 280 km au nord-nord-est de Naǧrān (et non « à 150 km au nord-est », p. 180). À la p. 192, rien n'assure que le palais nommé *S'lḥ^m^* (lire ainsi « *Salhīn* ») dont on a mention dans RES 3946/5 (corriger ainsi « Res 3945/5-6 ») soit constitué d'un soubassement de pierre et de superstructures de bois. Un petit ajout enfin à propos des Nabatéens en Arabie : une inscription nabatéenne a été signalée dans la région de Naǧrān (voir Gonzague RYCKMANS, « Graffites sabéens relevés en Arabie sa'udite », dans *Rivista degli Studi orientali*, XXXII, 1957 = *Scritti in onore di Giuseppe Furlani*, p. 558; voir aussi Philippe LIPPENS, *Expédition en Arabie centrale*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1956, p. 147, où il en est fait une simple mention).

Christian ROBIN
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Irfan SHAHĪD, *Byzantium and the Arabs in the Fourth Century*. Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1984. 17 × 24 cm, XXIII + 628 p., 2 pl. et la photographie de l'inscription d'al-Namāra en frontispice, 8 cartes.

Irfan SHAHĪD, *Rome and the Arabs. A Prolegomenon to the Study of Byzantium and the Arabs*. Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1984. 16 × 24 cm, XXXI + 193 p., 1 pl. en frontispice et 1 en fin de volume, 5 cartes.

Irfan Shahīd, professeur d'arabe à Georgetown University (États-Unis d'Amérique), dont on connaît l'activité inlassable, a entrepris de brosser une vaste fresque des relations byzantino-arabes, depuis le règne de Constantin jusqu'à celui d'Héraclius (c'est-à-dire du début du IV^e^ siècle de l'ère chrétienne à la conquête islamique). Le premier des trois volumes prévus traite du IV^e^ siècle : c'est un ouvrage de gros format, qui se divise en quatre parties.

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La première, dévolue aux sources grecques et latines (p. 29-345), est organisée de façon chronologique et thématique : après avoir passé en revue les règnes de Constantin, Constance, Julien, Valens et Théodose Ier, l'auteur s'intéresse aux deux célèbres inscriptions d'Anasartha et aux œuvres de deux historiens, Ammien Marcellin et Sozomène; puis il examine l'histoire ecclésiastique et s'interroge sur « la présence arabe en Orient ».

La deuxième partie est consacrée aux sources arabes et syriaques (p. 347-462). Dans la troisième, l'auteur traite de questions diverses sous le titre « la frontière et autres études » (p. 463-521). Enfin, il reprend toute sa matière dans la quatrième et dernière partie, synthèse et exposition » (p. 523-569). Une bibliographie exhaustive, présentée de manière pratique (p. 570-588), et un bon index complètent l'ouvrage.

En fin de volume, avant cet index, Irfan Shahīd donne huit cartes. C'est un effort méritoire, mais on aurait aimé en avoir une neuvième donnant les divisions administratives de l'Empire romain : à de nombreuses reprises, notamment à propos de la révolte de la reine arabe Māwiya, il n'est pas facile de suivre le raisonnement quand on n'a pas cette carte sous la main.

La science et l'érudition de M. Shahīd sont impressionnantes : ce savant maîtrise parfaitement les principales langues de l'Orient byzantin et sémitique, le latin, le grec, le syriaque et l'arabe. Il domine une bibliographie immense et se tient au courant des découvertes les plus récentes. Mais on éprouve une certaine déception à la lecture de son livre qui n'est pas la synthèse exhaustive et sereine qu'on attendait.

Le défaut le plus criant est l'absence de plan. Il suffit de citer les divisions du premier chapitre de la première partie, intitulé « le règne de Constantin », pour s'en rendre compte. Ce sont : I. l'inscription d'al-Namāra; II. la *Vita Constantini*; III. Constantinus Arabicus Maximus [titre porté par cet empereur dans une inscription latine d'Occident]; IV. les trois documents; V. Constantin et les Arabes. Dès qu'on sait que la quatrième division (« les trois documents ») traite des trois documents étudiés dans les trois divisions précédentes, on devine sans peine que les répétitions abondent. C'est là une déficience majeure de l'ouvrage : l'auteur y présente un document en l'analysant minutieusement, il reprend ensuite les mêmes données afin de fonder une hypothèse; une deuxième hypothèse est construite sur la première en exposant de nouveau la totalité du dossier, etc. On trouve donc constamment des redites, extrêmement fastidieuses, particulièrement insistantes quand l'auteur craint de ne pas emporter la conviction. Par ailleurs, il est curieux que ce chapitre, le premier d'une partie qui traite des sources grecques et latines, commence par une inscription en langue arabe, celle d'al-Namāra.

L'élaboration des arguments est souvent imparfaite : par exemple, à la page 86, l'auteur annonce quatre sources relatives à « Constance et les Sémites du Sud » mais n'en traite que trois dans le texte; la quatrième n'est plus évoquée qu'en note (n. 76 et 84, p. 94 et 97).

Une autre faiblesse est de ne pas présenter sereinement l'ensemble des données ou des hypothèses relatives à une question mais de ne retenir que celles qui servent l'objectif de l'auteur. C'est ainsi que la date controversée de l'ambassade de Théophile l'Indien en Arabie du Sud est fixée, sans la moindre discussion, en 356 (p. 86); les doutes sur l'authenticité de la *Vita Constantini* sont rejetés sans la moindre argumentation (p. 53, n. 91). Les exemples pourraient être multipliés dès qu'il s'agit de prouver l'ancienneté du christianisme arabe.

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Mais le défaut le plus sérieux de l'ouvrage est d'édifier hypothèse sur hypothèse et d'aboutir à des reconstructions arbitraires qui relèvent davantage de la fantaisie que d'une démarche scientifique prudente, exigée par ces questions très complexes. Je ne prendrai que deux exemples.

Le premier est la stèle d'al-Namāra. Ce texte, qu'on s'accorde à dater de 328 de l'ère chrétienne, mentionne un raid d'Imru' al-Qays, fils de ʿAmr(w), roi de tous les Arabes, contre « Naǧrān, ville de Šamir ». Cette Naǧrān est vraisemblablement la grande oasis d'Arabie du Sud, puisqu'un roi nommé Šamir Yuharʿiš régnait effectivement sur Ḥimyar (et donc sur cette oasis) un peu avant 300. Pour M. Shahīd, le raid pourrait avoir été inspiré par Rome, dans le but d'établir un contact direct avec l'Orient (p. 40). Cette constatation amène l'auteur à parler ensuite d'une « expédition romaine », qui pourrait avoir été « une expédition conjointe romaine et éthiopienne contre l'Arabie du Sud depuis le nord et depuis l'ouest » (p. 40). Enfin, il date de l'époque de ce raid une inscription bilingue trouvée à Barāqiš, à quelque 180 km au sud de Naǧrān, parce que ce raid « fournit un contexte historique évident » (p. 73).

Le second exemple est une inscription grecque trouvée à Ḫanāṣir (l'antique Anasartha), site de Syrie à une soixantaine de kilomètres au sud-est d'Alep. Le texte, qui n'est pas daté, indique qu'un certain Silvanus a érigé un sanctuaire en l'honneur des martyrs, sur la suggestion d'une jeune fille nommée Chasidat, célébrée pour ses vertus. Pour M. Shahīd, « il est parfaitement possible, presque certain, que le Silvanus de l'inscription n'est autre que Victor lui-même et que Chasidat n'est autre que la fille de Mavia » (p. 230). On se souvient en effet que sous le règne de Valens (364-378), sans doute vers la fin de ce règne, une reine arabe nommée Māwiya se révolta et battit l'armée romaine, commandée par Victor, le maître des milices d'Orient; elle accepta de déposer les armes à la condition qu'on lui donne comme évêque Moïse, un ermite arabe, et que celui-ci soit consacré non pas par le patriarche arien d'Alexandrie mais par un évêque nicéen; enfin, Victor aurait épousé une fille de Māwiya. Pour identifier Victor et la fille de Māwiya avec Silvanus et Chasidat, l'argument de M. Shahīd est que c'est « le seul cas d'un officier romain marié à une fille arabe » (p. 231). C'est un peu court pour être « presque certain », alors qu'on a si peu de données sur ce genre de chose.

Mais M. Shahīd ne s'arrête pas là. Une correction de lecture dans l'inscription d'Anasartha l'amène à considérer que Chasidat est « des deux côtés descendante de phylarques » (p. 234). On savait que le mari de Māwiya était phylarque, c'est-à-dire chef d'une tribu liée à Byzance par des conventions; cette inscription impliquerait donc que la famille paternelle de Māwiya aurait eu le même statut. Comme, dans les traditions islamiques, le nom de Māwiya se rencontre surtout dans la tribu de Kalb, M. Shahīd en déduit que Māwiya était originaire de cette tribu (p. 196-197); et puisque Chasidat a une mère issue d'une famille phylarcale et est fille de Māwiya, Kalb aurait été liée à Byzance par une convention reconnaissant notamment le titre de phylarque à son chef (p. 238). Il est clair que ce sont de pures spéculations, bâties sur des hypothèses fragiles, dont il n'y a rien à retenir.

En sens inverse, on est surpris que l'une des rares données explicites dont on dispose, l'inscription d'Umm al-Ǧimāl qui mentionne « Fahrō fils de Šullay, précepteur de Ǧaḏīma, roi de Tanūḫ », soit laissée de côté.

Dans un tel livre, on aurait aimé que toutes les sources sur cette période, fort peu nombreuses, soient données *in extenso* avec une traduction. Il n'en est rien. L'inscription d'Anasartha, dont

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

il vient d'être question, et qui présente de sérieuses difficultés d'interprétation, n'est pas traduite. L'inscription d'al-Namāra, centrale dans la démarche de l'auteur, a fait l'objet de lectures et de traductions divergentes; il était indispensable de réétudier le texte sur la pierre, conservée au Louvre, d'en faire un bon fac-similé et de proposer une lecture mieux assurée : cela n'est pas même envisagé. Enfin, il aurait été souhaitable que cet ouvrage, qui se veut une somme, soit plus facile à lire pour les non-spécialistes : il n'aurait pas été inutile, par exemple, de rappeler les dates de règne des empereurs romains.

En fin de compte, le mérite de *Byzantium and the Arabs in the Fourth Century* est de donner une foule de références qui seront extrêmement utiles au chercheur intéressé par la question. Mais on ne pourra utiliser les conclusions, souvent inspirées par un esprit partisan, qu'après avoir réexaminé minutieusement si elles sont solidement fondées.

La même année, M. Shahīd publiait un second livre intitulé *Rome and the Arabs*, sorte d'introduction à la vaste fresque des relations arabo-byzantines dont *Byzantium and the Arabs in the Fourth Century* est le premier volume. Les mêmes qualités, mais aussi les mêmes défauts, se retrouvent dans cet ouvrage. Des points mineurs sont traités de manière répétitive alors que des questions fondamentales sont laissées de côté : ainsi n'y a-t-il aucune tentative de définir qui est Arabe. Bien des affirmations ne sont pas suffisamment étayées : pourquoi, par exemple, considérer divers peuples comme arabes, notamment les Édomites/Iduméens (p. 5 et 13)? S'il est effectivement difficile de déterminer la langue parlée par bien des populations de l'Orient ancien (puisqu'elle peut être différente de celle des inscriptions qu'elles ont laissées) ou l'appartenance ethnique de celles-ci, ce n'est pas suffisant pour en faire des Arabes.

Christian ROBIN
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Joseph CHELHOD et un groupe d'auteurs, *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation*. Paris, éditions G.-P. Maisonneuve et Larose. Tome 1, *Le peuple yéménite et ses racines* (Islam d'hier et d'aujourd'hui, 21), 1984, 16 × 24 cm, 280 p., 21 photographies et 3 cartes. Tome 2, *La société yéménite de l'hégire aux idéologies modernes* (Islam d'hier et d'aujourd'hui, 22), 1984, 16 × 24 cm, 265 p., 21 photographies, 3 cartes. Tome 3, *Culture et institutions du Yémen* (Islam d'hier et d'aujourd'hui, 25), 1985, 16 × 24 cm, 432 p., 19 photographies et dessins, 2 cartes.

Depuis 1969, M. Joseph Chelhod s'est rendu à de nombreuses reprises au Yémen du Nord, seul ou à la tête d'une importante équipe, moins souvent au Yémen du sud. Pour l'essentiel, ces trois volumes sont le résultat du travail collectif et pluridisciplinaire effectué sur le terrain, dont l'orientation principale était l'étude de la société traditionnelle. Cependant, des chercheurs qui n'appartenaient pas à l'équipe ont également contribué à cette publication, notamment pour l'histoire.

La somme qui nous est offerte sur l'Arabie du sud est d'autant plus utile qu'il s'agit d'une région mal connue et que peu d'ouvrages synthétiques existent en français ou dans toute autre langue. Elle est pourvue d'un index qui facilite la consultation (t. 3, p. 423-430) et d'une

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

*Suite au compte rendu de ses deux ouvrages* Rome and the Arabs et Byzantium and the Arabs in the Fourth Century *par Christian Robin* (*Bulletin critique* 6, 1989, p. 90-93), *notre collègue Irfan Shahîd nous adresse la lettre suivante :*

In 1984 appeared two of my books, *Rome and the Arabs* (*RA*) and *Byzantium and the Arabs in the Fourth Century* (*BAFOC*), which strictly deal with Roman-Byzantine-Arab relations in these centuries. Only a few pages deal with the South Arabian scene and only from Byzantine perspective. Recently, I was surprised to see a review that appeared five years after the publication of the two books, in *Annales Islamologiques*, 1989, p. 90-93, by Ch. Robin, a respectable and competent Sabaic epigrapher, whose area of specialization is South Arabia, not Arab-Byzantine relations, the subject of the two books. M. Robin chose to make statements not on the few pages on South Arabia but on the two books of some 800 pages in their entirety with a string of pejoratives : absence of plan, repetitions, unfounded hypotheses, partisan spirit, etc. The two books speak for themselves but I should like to draw his attention and that of the reader to the following comments :

Before I examine the specific objections, I should like to answer the two principal monstrous accusations that the book (*BAFOC*) has no plan and indulges in hypotheses that lead to unfounded arbitrary conclusions. A look at the Table of Contents and the Introduction reveal how the book is structured. In fact, if the book has one virtue it is its plan and the way it is organized. Moreover, it is the first volume in the second part of a trilogy in which each volume has independent existence for the period it covers but at the same time it is a prolegomenon to the one that follows, the climax of the trilogy being the third part which deals with Islam, its rise and the Arab conquests in the seventh century, a major historical theme. The Analytic Part is divided into political, military, ecclesiastical, and cultural history, all of which are separated from the Synthesis and Exposition which follow and which pull together the various strands that run in the texture of the Analytic Part. However, M. Robin may have also used « plan » in the restricted sense, which he applied to the way each chapter or certain chapters are written, and the reign of Constantine seems to have attracted his attention since he discusses it on p. 91, 92, 93.

M. Robin is an epigrapher who is not used to writing histories of long reigns or periods, as I am in writing the history of the fourth century, beginning with the long reign of the emperor Constantine. There is no chronicle or history of this reign for Arab-Byzantine relations and my task was to look for the relevant data, sparse and sporadic, and assemble them; these consist of the Namâra inscription, the Latin inscription which has Constantine as *Arabicus*; and the *Vita* of the same emperor with references to Arabia. This in itself was an achievement namely, to bring data from three different worlds, that of Arabic epigraphy, Latin epigraphy, and Greek biographical literature, which had never before been assembled. My next step was the intensive analysis of each of these three documents separately; the third step was bringing them

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

together in order to see how they can be related to one another, and this entailed Latin and Arabic epigraphic confrontation. It was after these three operations were completed that I drew my conclusions on Arab-Byzantine relations during the reign of Constantine. And yet M. Robin is capable of calling all this absence of a plan. Even more serious is his describing the whole work as a series of hypotheses which lead to arbitrary reconstructions! All our reconstruction of a poorly documented distant past is in a sense hypothetical, and sometimes the most that one can aspire to is a « working hypothesis », to be discarded once new evidence turns up that invalidates it. My conclusions on the reign of Constantine are in this category and they are carefully drawn with the right restrictive adverbs and moods, conditional and subjunctive; see p. 60-61, No. 2, for all these conclusions that are only likely and probable and thus remain hypothetical. These are *separated* from those that are considered certain (see p. 60, no. 1) after a short preface (p. 59-60) in which, after intensively analyzing the *Vita* and the Latin inscription, I described them as documents from which « no definite conclusions can be drawn ». I have therefore been a minimalist in drawing conclusions from uncertain documents and have been careful in drawing a distinction between *working* hypotheses and *certain* conclusions and this is the spirit that pervades the whole volume. M. Robin completely misrepresented my technique and research method in this chapter and others.

What has been said in the foregoing paragraph on the reign of Constantine, especially on the Namâra inscription to which he returned twice on p. 92 and 93 may also be said with even greater truth of his criticisms of the Anasartha inscription (p. 92), a Greek inscription in Syria, far from his South Arabia, which presents quite different problems. My chapter on the Anasartha inscription has improved the text, left in a sad state by its first editor, and has given significance to obscure personages mentioned in it.

In addition to general criticisms, M. Robin expressed his surprise concerning some matters of detail in which he does not show unfairness as much as negligence in reading the two volumes : (1) he finds it strange that the Arabic Namâra inscription opens the First Part that treats of the Greek and Latin sources (p. 91), in spite of the fact that the methodological ground on which this transference of an Arabic document to the First Part is explained in a long paragraph in *BAFOC*, p. 7; (2) he recommends a journey to the Louvre in order to examine the Namâra inscription, (p. 93); but this was recently by A.F.L. Beeston whose conclusions were on my desk when I wrote *BAFOC* and I do refer to them on p. 414, n. 13. The text of this inscription, as read by René Dussaud, is sounder than that of Beeston who looked at it. The former read it *in situ* at Namâra almost a century ago, before it was carried to Paris and before it underwent the inevitable mutilations that implies the moving of a stone; (3) he expresses his surprise as to the Umm al-Jimâl inscription having been brushed aside and not discussed in *BAFOC* (p. 92). This is a third century inscription and so falls outside the chronological *termini* of a volume on the fourth century such as *BAFOC* is. And yet I discussed it in a long footnote and made all the relevant observations (p. 413, n. 12). His criticism would have been pertinent if he had missed a discussion of the inscription in *RA* within the

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

chronological *termini* of which it falls. But *RA* is an interpretative essay and a prolegomenon and there is no room for it in such a book, the Preface and Introduction of which explain what has been included and what has been excluded; (4) *BAFOC* is the most detailed account of the course of Arab-Byzantine relations in the fourth century and the various documents and data are intensively studied and discussed to satiety, as it is clear all along the various chapters of the book. But when I felt that certain problems could not be fruitfully advanced because, *inter alia* of the « splendid isolation » of some of the data, I decided not to waste more time on them than has been expended by previous scholars; such are the following to which M. Robin refers in the last two paragraphs of p. 91 : the embassies of the Divi and the Serendivi; the date of the embassy of Theophilus Indus and the authenticity of the *Vita Constantini*. To this category I would also add the Umm al-Jimâl inscription just referred to in (3) above.

P. 100-104 of *BAFOC* form an Appendix in which I discussed the views of M. Robin and those of A.F.L. Beeston concerning the spread of Christianity in South Arabia in the fourth century. Both scholars wrote in opposition to the views of another Sabaicist, J. Ryckmans, whose views I found to be the sound ones, and I have provided confirmatory evidence to support him. This I did, not because of any « partisan spirit ». P. 102-104 specifically concern M. Robin. I had spent much time and energy elucidating the spread of Christianity in South Arabia in the sixth century from incontestable literary sources (see *Subs*, *Hag*. 49, *DOP* 33) when M. Robin suddenly came up with two or three insignificant inscriptions as the sole epigraphic evidence for Christianity with clear implications as to the spread and status of that religion! My concern for the truth about Christianity in South Arabia and for the preservation of the permanent gains that had been made, forced me to reply to M. Robin and express myself in no ambiguous terms of rejection. As to my arguments for the strong Christian presence in South Arabia in the sixth century, there is no need to repeat them here, and the interested reader can refer himself to them on p. 100-104 of *BAFOC*.

Although M. Robin is supposed to be reviewing not only *BAFOC* but also *RA*, the latter received only one comment at the end of the review, and an adverse one at that, after the introductory statement that criticisms levelled against *BAFOC* are also applicable to *RA*. The truth is that they are not, since *RA* is entirely different from *BAFOC* in nature, scope and structure. It is, as has already been mentioned, an interpretative essay and prolegomenon. Furthermore, his choice of the Idumaeans for the adverse comment is curious, while the problem he refers to is taken up again on p. 540-543 of the following volume, *BAFOC*.

Reviews, however negative, are not entirely so. There is one constructive comment in his review, namely, the need for a list of Roman or Byzantine rulers as an aid to the reader. This has already been made for the volume on the fifth century and will be also for the one on the sixth.

**[NDLR : Consulté par le comité de rédaction, M.Ch. Robin fait savoir qu'il maintient son point de vue.]**

BCAI 6 (1989) I. Shahīd: Rome and the Arabs, as prolegomenon to the study of Byzantium and the Arabs, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net